

Paris, 16 mars 1848.

Prix : 5 centimes.

N. 1.

LE TRIBUN DU PEUPLE.

Liberté, Égalité, Fraternité.

ORGANE DES TRAVAILLEURS

Ton droit est mon devoir.
Ton devoir est mon droit.

S'adresser pour les renseignements, de 9 à 11 heures du matin, 4, rue Las-Cases, chez le citoyen CONSTANT, dit l'abbé CONSTANT, Auteur de la Bible de la Liberté et de la Voix de la Famille.

AUX OUVRIERS ÉLECTEURS.

Les pauvres doivent avoir leurs représentants dans l'Assemblée nationale.

Or, parmi les pauvres laborieux, il en est dont la tâche est plus pénible, le travail moins récompensé, le sacrifice plus honorable : ce sont les ouvriers de l'émancipation sociale, les travailleurs littéraires, les prolétaires de la pensée.

Ouvriers mes frères ! je vous comprends et je m'offre à vous pour être un de vos mandataires ; car j'ai souffert avec vous et pour vous la misère, la prison, les humiliations et les moqueries du pouvoir.

Il y a un an, je me suis fait votre représentant devant l'oppression, et j'ai été frappé pour avoir fait entendre aux riches la voix de la famine ; j'ai défendu les faibles contre les forts ; j'ai prêché la justice, la liberté de conscience, les droits de l'enfant et de la femme, et ma profession de foi est toute entière dans mes œuvres.

Il y a longtemps que je vous aime, et je vous aimerai jusqu'à la fin.

A. CONSTANT (dit l'abbé Constant).

La Situation et les Hommes.

Ne soyons pas fiers, nous serions des imbéciles ; et ne nous croisons pas les bras, nous serions des fauqueurs et des dupes. La révolution n'est pas faite : elle commence. La société était comme une femme enceinte dont la tête était gangrenée : la tête s'est détachée, le corps est tombé et l'enfant, vivant encore, est emprisonné dans un cadavre : on demande le chirurgien !

Travailleurs nos amis ! il ne s'agit pas maintenant de vous jouer des airs de cantiques sur une serinette. Vous avez pu, avec un peu de bonne volonté, marcher au combat au bruit un peu monotone des airs de la Gironde. Souvent l'air ne vaut pas la chanson, et la chanson, maintenant, c'est le cri de la montagne en travail. Nos faiseurs d'avortements politiques voudraient la faire accoucher d'une souris... Prenez garde ; ne réveillez pas le chat qui dort !

Il ne dort d'ailleurs que d'un œil, et il a raison : Raton est las de se brûler les pattes pour la fine gueule de Bertrand. Les marrons sont tirés du feu encore une fois, et nos singes parlementaires commencent leurs tours de passe-passe.... Doucement, messieurs, doucement ! ils ne sont plus trop verts, peut-être, mais ils sont encore un peu chauds !

Qui est-ce qui a fait la révolution ? Jusqu'au 21 février, M. Thiers croyait que c'était lui ; le lendemain, c'était M. Barrot qui se faisait illusion : le soir du même jour, les dieux parlementaires s'en allaient et M. Thiers, qui, depuis l'aventure de Grand-Vaux, n'est connu du peuple que par derrière, était forcé

de tourner le dos pour se populariser un peu ; car tout le monde conviendra que son derrière n'a jamais autant menti que son visage. M. Barrot, le grand mangeur de veau patriotique, était occupé à reconduire la duchesse d'Orléans, et il marchait à reculons par courtoisie. Mais qui donc a fait la Révolution ? La garde nationale ? Peut-être ; mais les municipaux ont fait bien plus qu'elle en la fusillant. Le peuple donc ! le peuple ? mais pourquoi depuis dix-sept ans se laissait-il bafouer, affamer, avilir ? C'est qu'il ne regardait pas Louis-Philippe comme son unique ennemi, et il en avait trop à combattre ! Ce qui a fait la Révolution, savez-vous ce que c'est ? c'est la force d'inertie de la putréfaction qui fait qu'un arbre tombe lorsqu'il est pourri. Mais, je le dis encore une fois, le gouvernement de Juillet n'était que la tête de la pourriture sociale.

Quels sont les vaincus des barricades de février ? Ne l'oublions pas : ce sont les ventrus, les satisfaits, les exploiters du pauvre, les mangeurs du peuple ; et croyez-vous que tous ces gens-là soient partis avec la cour ? La haute cour est partie, mais la basse cour est restée, et voilà pourquoi on intrigue tant encore pour faire représenter le pays par des canards et des dindons.

Arrière la volaille ! ils nous ont assez éclaboussés en pataugeant dans toutes les vieilles ornières. Le coq gaulois n'est plus un chapon, il a chanté coquerico sur les barricades. Qu'il veille et qu'il fasse la police !

Les principes sont sauvés ; la France est régénérée en idée ; mais les hommes sont en présence. Que les vieux endureis y songent bien : le peuple ressemble au bon Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur ; mais malheur au pécheur qui ne veut pas la vie du peuple ! Songez-y bien, encore une fois, vous pouvez prévenir la guerre sociale en vous ralliant, ne fût-ce que par prudence, à la cause de la liberté et de l'avenir. Si vous êtes encore trop malades pour concevoir le dévouement, puisse du moins un égoïsme bien entendu vous inspirer le patriotisme de la peur. Méditez bien sur ce mot, qui résume toute la situation : Le peuple peut maintenant se faire justice... et il attend !

La Patrie en danger.

La patrie de tous les peuples, c'est maintenant la France. France veut dire liberté. La franchise, c'est la qualité essentielle des Francs, et les Francs, ce sont les hommes libres.

En 92, quand le canon d'alarme tonnait sur le pont Neuf, quand la Marseillaise créait quatorze armées, quand la voix de tout un peuple proclamait la patrie en danger, savez-vous où était le vrai danger de la patrie ? Le danger était dans le patriotisme musqué et phraseur de la Gironde. La mollesse de la République bourgeoise, l'égoïsme ambitieux de ses héros de théâtre poussa le peuple au désespoir : on eut peur, parce que le pouvoir était faible, et l'on fit les massacres de septembre. Les crimes politiques viennent presque toujours de la peur.

Maintenant, savez-vous ce qui met la patrie en danger ? — C'est le communisme, va dire un boutiquier. — Non : c'est la peur du communisme. Le

commerce ressemble maintenant à un fou qui se suiciderait de peur d'être tué. Si l'épouvantable fléau de la guerre arrive, ce sera le crime, ou plutôt la sottise des propriétaires et des boutiquiers. Les plus formidables agents du communisme matérialiste, les apôtres les plus aveugles de l'anarchie et de la conflagration universelle, ce sont les banquiers qui ont peur !

Le Gouvernement provisoire a bien mérité de la patrie par ses nobles intentions et ses efforts ; mais nous l'aurions tous voulu plus énergique : il a hésité. Hésiter c'est chanceler, et chanceler quand on porte un monde, c'est être bien près d'être écrasé.

Nous tomberions, de bien haut, si nous tombions maintenant que nous sommes gouvernés par un ange et par un ange qui ne descend jamais du ciel. Je ne dis point cela pour jeter de la défaveur sur notre grand Lamartine ; je l'admire, je l'aime comme tout le monde, plus que tout le monde, peut-être, et c'est pour cela que j'ai peur de lui : les dieux se laissent crucifier trop facilement dans l'espérance d'être adorés.

Dites-nous, grand poète qui êtes maintenant notre martyr, ne regrettez-vous pas quelquefois la solitude de vos méditations poétiques et l'image blanche de la lune, bercée par les brises du soir sur les ondes tremblantes du lac ? Actéon fut dévoré par ses chiens pour avoir vu se baigner la lune. Ne nous souvenons pas trop des poésies de notre vertueux homme d'Etat et de leur tendance assez peu révolutionnaire, autrement j'aurais peur que l'honnête bourgeois de Paris ne ressemblât au chasseur de la fable (et je ne fais point ici d'allusion aux cornes de cerf) : il a chassé... quoi ? — Son tyran, qui était peut-être aussi son protecteur, et il est entouré d'une meute affamée qu'il ne renverra pas facilement au chenil, comme en 1830. — Ce n'est pas le moment de regarder la lune dans l'eau.

L'astrologue qui marche en regardant les étoiles se laisse tomber dans un puits. Après les fêtes de la Fédération viennent les souillures du drapeau rouge ; derrière André Chénier il y a Marat !

Que faire donc ? — Il faut que tous les bourgeois se coalisent... — Pourquoi ? pour résister au peuple ? — Non ! mais pour lui donner du travail et du pain.

Du pain ou du sang ! tel était, l'hiver dernier, le cri de la malheureuse Irlande... Anglais de Paris, garde à vous !

Les Animaux malades de la peste.

Dans la fable que tout le monde connaît, les animaux malades forcent l'âne à se dévouer pour eux. Nous ressemblons aux animaux de la fable : la corruption du règne passé est comme une peste qui nous a tous rendus malades ; et à voir quelles gens se poussent en avant pour les emplois et pour les places qui demandent du dévouement, on regrette qu'il y ait parmi nous tant d'ânes de bonne volonté.

Clubs et goguettes.

N. B. La chanson étant une arme puissante de l'opinion populaire, nous nous proposons de recueillir

lir, dans les goguettes comme dans les clubs, l'expression progressive de la pensée du peuple. Voici d'abord deux chansons révolutionnaires qui ont été chantées samedi dernier à la société chantante de la rue Frépillon :

LE RÈGNE DU PEUPLE.

Air du Chant du départ.

Aux accents du triomphe et de l'airain qui gronde
En proclamant sa liberté,
La France invite enfin tous les peuples du monde
Au banquet de l'humanité :
Place aux enfants du prolétaire,
Place aux conquérants de nos droits ;
Le travail asservit la terre,
Tous les travailleurs sont des rois !
Peuple ! ton règne enfin commence,
Au nom de la fraternité ;
Travaillons à la renaissance
Des lois et de la liberté.
Nous avons trop souvent combattu pour nos maîtres,
Gardons le trône, il est à nous.
Les agents des partis, les flatteurs et les traîtres
Vont se traîner sur leurs genoux ;
Ils voudraient nous voler encore
Le prix des larmes et du sang.
Mais, à ta soif qui les dévore,
Résistons en nous unissant !
Peuple ! ton règne, etc.
Ne nous reposons pas, nous avons tout à faire
Et tout notre sang à verser !
Le plus cruel tyran c'est l'infâme misère,
Et c'est lui qu'il faut renverser.
Aurions-nous vaincu pour l'intrigue ?
Aurions-nous triomphé trois fois
Pour servir l'exécration ligue
Des aristocrates bourgeois ?
Peuple, ton règne, etc.
Assez de trahisons ! le peuple enfin s'éveille,
Pour vous combattre il va s'unir.
Il a su pardonner aux brigands qu'il surveille,
Ne le forcez pas à punir.
Tremblez, corrupteurs de la France,
Le peuple veut l'égalité !
Trop grand pour aimer la vengeance,
Il défendra sa liberté !
Peuple, ton règne, etc.
Refusons désormais l'aumône avilissante ;
Plus de mendiants parmi nous !
C'est à nous de juger la richesse insolente ;
C'est aux voleurs d'être à genoux !
Le travail a ses invalides :
La vieillesse aura ses palais.
Silence aux préjugés stupides
Sous nos coups tombés à jamais !
Peuple, ton règne, etc.
Que le luxe et les arts enfantent des merveilles,
Le peuple est fait pour les aimer.
Le génie à nos fils va consacrer ses veilles ;
La liberté va les former.
Armés d'un faisceau de lumières,
Cherchant des horizons nouveaux,
Nous crions : A bas les chaumières !
Le peuple a conquis les châteaux !
Peuple, ton règne enfin commence !
Au nom de la fraternité ;
Travaillons à la renaissance
Des lois et de la liberté.

A. CONSTANT.

LA MARSEILLAISE DU PEUPLE.

Février 1848.

Soldats de la France en alarmes,
Peuple qu'on a trahi deux fois,
Ne posons pas encor les armes :
Nous n'avons chassé que les rois !
Si l'exploiteur de nos misères
Rève encor de nous asservir,
Marchons, pour vaincre ou pour mourir,
Au refrain sacré de nos pères.
Aux armes, citoyens ; formez vos bataillons,
Marchez, marchons ; qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.
Que la force enfin nous délivre
Des maux qu'ils nous ont fait souffrir,
Si nos bras ne nous font pas vivre,
Nous saurons combattre et mourir.
Vaut-il mieux périr à la chaîne,
Forçats d'un travail accablant,
Pour remplir le ventre insolent
De ces mangeurs de chair humaine ?
Aux armes, etc.
Malheur à ceux qui nous trahissent !
Silence aux lâches endormeurs ;
Silence aux voix qui s'amolissent
Dans l'effroi des vastes clameurs !
Guerre aux Judas libéricides !
A bas les phraseurs déhontés !
A bas les voleurs patentés,
Vils exploiters de fraticides !
Aux armes, etc.
Quoi ! sur les cendres de nos pères
Dansaient leurs bourreaux triomphants !
Ils buvaient les pleurs de nos mères ;
Ils avaient létré nos enfants !
Ils ont souillé les funérailles
Des martyrs égorgés pour eux ;
Ils ont lavé leurs pieds fangeux
Avec le sang de nos entrailles !
Aux armes, etc.
Justice enfin pour tant de crimes
A la voix du sang et des pleurs !
Exhumons toutes les victimes,
Dévoilons toutes les douleurs !
Portons sur les places publiques
Nos vieillards sans lits et sans pain,
Et de nos enfants morts de faim
Les cadavres au bout des piques !
Aux armes, etc.
Oui, la nature est notre mère :
Nous réclamons ses droits pour tous.
Nous voulons poser sur la terre
Nos pieds, et non pas nos genoux !
La justice et non la vengeance !...
Le travail et la liberté !
La mort ou la fraternité !
Le néant ou la délivrance !
Aux armes, citoyens ; formez vos bataillons,
Marchez, marchons ; qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

A. CONSTANT.

CIRCULAIRE DE PLUSIEURS CANDIDATS.

Les satisfaits d'hier mécontents d'aujourd'hui.
« Messieurs les citoyens !
« Ne vous y trompez pas : ce n'est pas de Louis-

Philippe et de sa dynastie qu'il s'agit. Louis-Philippe était notre fidèle représentant, nous les élus de l'égoïsme et de l'exploitation mercantile. Il est tombé : nous voilà sans tête : faisons à la nôtre. Divisons pour régner et tâchons de sauver la caisse ! Nous en appelons à tous ceux qui préfèrent la boutique à la patrie, et nous leur promettons de les représenter à l'Assemblée nationale, comme Philippe nous représentait dans le sénat des nations. Que nous a-t-on reproché ? d'être satisfaits ? Vous comprenez assez que nous ne le sommes plus et que si l'Opposition obtient toujours en France la faveur de l'opinion, nous allons certainement opposer à la République renaissante toute la masse de notre inertie et de notre mauvaise volonté. Votez pour nous, s'il vous plaît. »

Suivent les signatures.

Les voleurs sont mis à mort.

Chacun peut voir encore aux fenêtres des Tuileries cet arrêt révolutionnaire de la cour martiale du peuple.

Ainsi, tout en abolissant la peine de mort en matière politique, la Révolution de 1848 se montre implacable pour les crimes sociaux et les frappe sans jugement, sans miséricorde et sans appel.

Les voleurs sont mis à mort ! Entendez-vous cela, honnêtes gens de la banque et du commerce !

Les voleurs sont mis à mort ! Ainsi Louis-Philippe a bien fait de se sauver.

Les voleurs sont mis à mort ! Pouvez-vous encore, du fond de votre sanglant cimetière, entendre cet arrêt qui vous venge, guillotins de Buzançais !

Et vous, exploiters du peuple, lisez et tremblez ! que la crainte vous soit salutaire, et n'attendez pas qu'une masse déguenillée se lève contre vous en criant : Les voleurs sont mis à mort !

La Révolution de 1848 est toute entière dans ces paroles. Puissent-elles ne pas devenir le cri de la guerre sociale !

Danger de la réaction.

Il faut que les bourgeois fassent vivre les prolétaires ; mais il ne faut pas que les prolétaires fassent mourir les bourgeois.

Toute violence produit une réaction.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à l'opprimé qu'on émancipe, c'est d'opprimer à son tour.

Ainsi donc, ouvriers mes frères, demandez justice, avec persévérance, avec énergie, avec passion !... mais ne vous vengez pas !

Si vous ruinez les bourgeois, savez-vous ce qui arrivera ?

Vous deviendrez des bourgeois injustes à votre tour, et les bourgeois seront des prolétaires.

Vous mangerez et ils auront faim !

Ce sera juste, dites-vous ?

Non ; il faut que tout le monde vive. Si demain vous êtes des exploiters et des égoïstes, demain vous serez des voleurs, et nous nous rangerons contre vous dans le parti des déshérités.

Guerre à l'injustice et paix aux hommes ! voilà le cri de la vraie révolution sociale. Et c'est aussi notre profession de foi toute entière.

Rédacteur : A. CONSTANT.

Imprimerie de BUREAU et Comp., rue Coquillière, 22.